

Compagnie Louis Brouillard

Amours (2)

Une création théâtrale de **Joël Pommerat**

Avant-premières

A la Friche la Belle de Mai à Marseille

Du 18 au 22 janvier 2022

Contact presse et diffusion :

Zef | Isabelle Muraour

Tel : +33 6 18 46 67 37 | contact@zef-bureau.fr

POINT PRESSE

Interview réalisée :

- Portrait de Jean Ruimi réalisé par Annabelle Martella et paru dans **Libération** le 21/01/2022 :
https://www.liberation.fr/culture/scenes/jean-ruimi-comedien-hors-les-murs-20220121_K5BYZ5GAU5A2TA7VYAVBIPO7NE/

Journalistes venu.e.s :

PRESSE ECRITE :

Annabelle Martella **Libération**

Hugues Le Tanneur **La Vie**

Jacques Nerson **L'Obs**

Fabienne Arvers **Les Inrocks**

Nicolas Dambre **La Scène**

Chantal Boiron **revue UBU**

PRESSE WEB :

Juliette Rabat **AFP Marseille**

Olivier Frégaville Gratian **L'Œil d'Olivier**

Arnaud Maïsetti **Carnets**

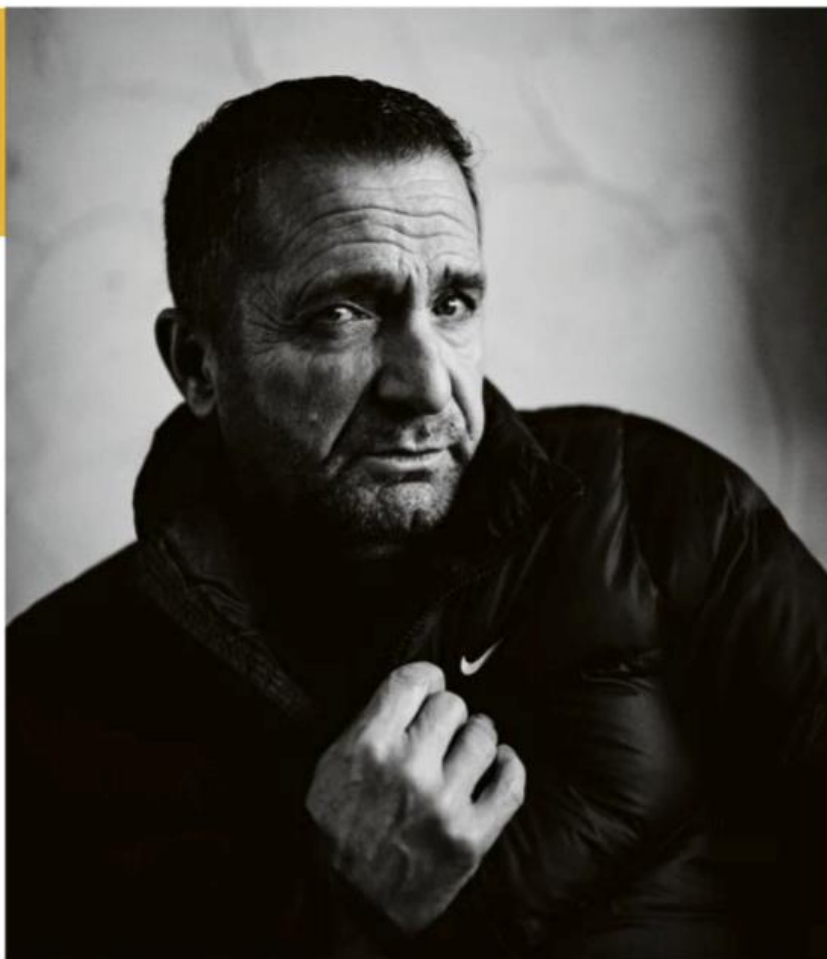
Justine Rodier **Journaliste pigiste**

La silhouette nerveuse et traquée se dessine sur les murs de la salle de répétition, guidée par la voix de l'auteur et metteur en scène Joël Pommerat. Jean Ruimi, 66 ans, est habillé d'une chemise bleue assortie à ses yeux, deux lacs que la vie a contourné en lui roulant dessus, et qui firent sa réputation dans le grand banditisme marseillais. Depuis sa sortie de détention au printemps, il ne fait que répéter. Ce n'est plus le jour sans fin du prisonnier, simplement le lot quotidien d'un comédien en CDI dans la compagnie d'un des plus grands metteurs en scène d'aujourd'hui, Pommerat donc. Jean Ruimi joue actuellement dans les reprises de *Ça ira (1) fin de Louis*, et *Amours (2)*, medley des différentes pièces de l'auteur, qui tourne pour la première fois, hors prison, à Marseille.

A la toute fin janvier, le public du festival du court métrage de Clermont-Ferrand verra aussi son visage dans le film de Caroline Guiela Nguyen, les *Engloutis*, sélectionné dans les sections nationales et internationales. A Marseille, atablé dans un restaurant thaï tenu par un ami, il nous le redit: le théâtre lui a sauvé la vie. Il ne veut pas que cette phrase paraisse galvaudée. Rien n'aurait pu prédire que ce mécanicien de formation qui n'avait «aucun mais alors aucun rapport à la culture», embrasse la profession, après dix-sept ans de détention.

En tapant son nom sur Internet, on tombe d'abord sur les raisons de son incarcération: «*assassinats [...] dans le cadre d'une guerre de pouvoir pour le contrôle d'un réseau de stupéfiants aux dimensions planétaires*», acteur d'un «*gigantesque trafic de drogue entre l'Amérique du Sud, l'Espagne, la France et l'Italie où d'anciens membres de la French Connection apparaissent au casting*», peut-on lire sur les sites du *Parisien* ou de *20 minutes*. Jean Ruimi, passionné et volontiers gouailleux quand il s'agit d'évoquer son métier de comédien, ne s'étale pas sur ce passé. Tout juste quelques échos lapidaires. «*Je n'aime pas ce que j'ai fait... Désormais, le livre est fermé.*» Un autre s'ouvre. Il nous demande de baisser la voix pour ne pas que les tables d'à côté entendent le mot «*prison*». On ne posera pas plus de questions. Ecrire son portrait, c'est faire le pari qu'une deuxième vie est possible, après la réclusion.

Derrière les barreaux, il tente d'abord d'écrire un livre autobiographique. Mais se ravise vite, il juge son geste indécent et déchire tout. «*Pour passer le temps*», il postule à



Jean Ruimi, 66 ans, a joué dans *Désordre d'un futur passé* et *Marius*, deux pièces de Pommerat.

Jean Ruimi, comédien hors les murs

Après avoir découvert le théâtre quand il était incarcéré aux Baumettes, l'ex-figure du grand banditisme désormais libre rejoue pour Joël Pommerat à Marseille, dans «Amours (2)». Il raconte comment la scène l'a aidé à se réinsérer et souhaite que toutes les prisons proposent ce genre d'activités.

un atelier cinéma, fait des films courts à partir d'archives, dont un «*bout à bout*» évoquant sa sœur morte en couches à 17 ans. «*On était très proches. Je n'ai jamais accepté sa mort*», raconte Jean Ruimi, septième d'une fratrie de dix enfants élevés dans les quartiers Nord de Marseille. Trois détenus le poussent alors à faire du théâtre. «*Ils me gonflaient avec leur théâtre mais j'y suis quand même allé. Le destin, il est tracé, tu vois!*»

Admiration. Dans une salle sans professeur, Ruimi s'amuse à la mise en scène. «*Un jour, je leur demande: imaginez, vous gagnez 130 millions d'euros au loto, vous faites quoi? L'un me dit: je sors et je vais manger une côte de bœuf et des frites!*» A partir de ces Impros, il imagine une

machine à voyager dans le temps, capable de les faire évader métaphoriquement. Au parloir, il s'adonne à un nouveau trafic: donner ses textes écrits à la main à Sandra, sa femme depuis vingt-huit ans, pour qu'elle les tape à l'ordi. Aparté: il parle de son amour pour elle et ses yeux bleus se mettent à brûler. A l'entendre, on dirait cette réplique de Pommerat: «*On était comme deux moitiés qui s'étaient perdues et qui se retrouvaient [...]. C'était comme si la Corée du Nord et la Corée du Sud ouvraient leurs frontières et se réunifiaient [...].*» Il reprend le cours de son récit.

Après neuf ans aux Baumettes, Ruimi est transféré à Arles, prison ultrasécurisée pour longues peines. Plus calme que la maison d'arrêt

qui est une véritable «*plaque tournante*» où «*ça rentre et ça sort tout le temps*». Il se dit que c'est ici qu'il pourrait monter sa pièce. Il la joue cash devant la directrice de prison, lui demande de l'aide pour créer une «*petite école de théâtre*». Agréablement surprise par cette initiative, elle le rencarde avec Joël Pommerat: «*Il a voulu me voir seul, sans surveillant. Il m'a pris au sérieux*», lance-t-il, encore ému par sa confiance. Ruimi constitue donc sa troupe, mélangeant des prisonniers aux profils différents. Etre une ancienne figure du grand banditisme, statut respecté par les autres détenus, lui permet de fédérer autour d'un projet théâtral. «*Je ne voulais pas qu'il y ait de hiérarchie. Je voulais qu'en répétition, on soit tous au même niveau.*»

Deux figures culminent, néanmoins: Joël Pommerat et l'autrice et metteuse en scène Caroline Guiela Nguyen, qui elle aussi est venue travailler avec lui en prison. En grand romantique, il leur témoigne une affection et un dévouement sans limite.

«*Joël peut être dur avec moi, je sais qu'il a raison. J'ai un grand respect pour cet homme*», dit-il au sujet de leur collaboration longue de huit ans. L'admiration est mutuelle: «*C'est impressionnant de voir l'amplitude de son cheminement. C'est un comédien avec une présence très forte qui travaille énormément, détaille Pommerat. On est très différents et on s'étonne l'un l'autre. Jean peut passer des heures à parler de personnage, il est très intéressé par la psychologie humaine en termes de création.*»

Jeu. Cette étonnante complicité se tisse en détention autour de la mise en scène de *Désordre d'un futur passé*, la pièce que Ruimi a écrite. Puis, Pommerat le fait jouer dans *Marius* devant un parterre de journalistes, de directeurs de théâtre et de personnalités politiques. L'ex-détenu qui se rêvait metteur en scène découvre avec lui le jeu. Il aime la façon qu'a Pommerat de le diriger, aux antipodes «*du théâtre de boulevard*». Il nous raconte comment le théâtre l'a rendu plus empathique: «*Avant, j'avais des œillères, je ne me mettais pas à la place des autres. Je me sentais dévalorisé par tous les gens de la société. J'avais l'impression que tout le monde m'en voulait alors que c'était moi, le coupable.*» Ce qu'il aime, c'est jouer des rôles très différents de lui, au hasard, un juge, pour comprendre à quoi il pense devant un prévenu. Sur scène, il retrouve «*adrénaline*», celle qui le poussait jeune à rouler à moto à 280 kilomètres heures, rien que pour se sentir exister. Ça nous rappelle, lui dit-on, le témoignage d'un ex-braqueur sur Arte Radio qui compare l'excitation d'un tournage à celle d'un casse. Jean Ruimi coupe court. Il a du mal avec une certaine «*idéalisation*» du milieu dont il regrette d'avoir fait partie. Son combat, désormais, c'est que toutes les prisons puissent proposer une pratique théâtrale. Dans sa vie, il a toujours recherché l'intensité: il aurait aimé qu'on lui dise avant que le théâtre pouvait lui en procurer.

ANNABELLE MARTELLA
Envoyée spéciale à Marseille
Photo YOHANNE LAMOUËRE.
TENDANCE FLOUE

AMOURS (2) de JOËL POMMERAT jusqu'au 22 janvier en avant-première à Marseille.



AFP - Avec *Amours (2)*, Joël Pommerat cherche terrain vierge pour théâtre à nu

Papier d'angle Marseille, France | AFP | lundi 24/01/2022 - 08:42 UTC+1 | 599 mots par Juliette RABAT

Du théâtre revenu à l'essentiel : avec *Amours (2)*, présenté en avant-première ce week-end à Marseille, Joël Pommerat poursuit, hors les murs de la prison mais dans une économie de moyens intacte, le travail engagé depuis 2014 avec des détenus purgeant de longues peines.

Après une première version d'*Amours* créée en 2019, c'est le quatrième spectacle monté par le très plébiscité metteur en scène et sa compagnie Louis Brouillard avec un petit groupe de détenus de la maison centrale d'Arles (Bouches-du-Rhône).

Dans une petite salle aux allures d'entrepôt de la Friche de la Belle de Mai, pôle culturel marseillais, l'espace scénique est délimité par une quarantaine de chaises en plastique disposées en U sur lesquelles se serrent les spectateurs, masques FFP2 vissés aux oreilles.

"Tu sais, si je ne t'avais pas imposé ma loi, c'est toi qui me l'aurais imposée", lance, à brûle-pourpoint, un père à son fils. "Tu m'as terrorisé toute mon enfance, toute mon adolescence, toute ma jeunesse. J'ai peur de toi", lui répond ce dernier.

Des chaises pour tout accessoire, un simple interrupteur rythmant la succession des scènes en guise d'éclairage et, tenant lieu d'horizon, une seconde pièce hors-champ qui devient comme un espace de fuite pour les personnages et d'où émanent bruits de coups ou sons d'ébats.

Tentation de l'amour de jeunesse croisé par hasard, couple en mal d'enfant, amitié mise à mal par un souvenir : les pathologies de l'amour se déclinent en une série de saynètes dans lesquelles les mots pesés et incisifs de Joël Pommerat tiennent, avec leurs interprètes saisissants de justesse, le premier rôle.

Un dépouillement d'abord dicté par les contraintes logistiques inhérentes à la détention après deux précédents spectacles, *Désordre d'un futur passé* en 2015 et *Marius* en 2017, qui étaient "extrêmement ambitieux et lourds sur un plan technique", explique Joël Pommerat.

"Donc *Amours* a été fait dans cette forme très légère, très dépouillée, sans décor, sans costumes" puisqu'il fallait faire "un objet le plus discret et simple possible" afin de continuer à travailler dans le milieu carcéral, poursuit-il.

- "Virginité" -

Amours (2) ne conserve qu'une dizaine de textes, tirés de trois précédents spectacles de Joël Pommerat, pour cinq à six comédiens quand la première version en comptait environ le double.

Parmi eux, deux anciens détenus: Redwane Rajel, qui a déjà joué sous la direction d'Olivier Py au Festival d'Avignon, et Jean Ruimi, l'homme à l'initiative de la troupe formée à la prison d'Arles. Ils sont accompagnés de trois comédiennes professionnelles.

"La plupart des gens avec qui on a construit cette équipe ne sont jamais allés voir un spectacle de théâtre. Donc on a fabriqué du théâtre en toute innocence, en toute virginité", raconte Joël Pommerat, 58 ans, dont chacune des créations fait salle comble à Paris.

"Dans le fond, c'est ça qui m'a retenu, cet engouement. Les gens avec qui on a bossé, ce sont les plus gros travailleurs que j'ai rencontrés. Des passionnés et des amoureux du travail", confesse-t-il, décrivant une expérience loin de l'entre-soi théâtral, ce "petit monde de gens qui se ressemblent".

Pour la tournée, qui devrait débiter en septembre, Joël Pommerat imagine jouer *Amours (2)* dans une boucherie, un casino, un gymnase, une paroisse même. "A partir du moment où on arrive à faire une configuration comme celle-ci, à peu près, on peut jouer n'importe où".

"Le grand principe, c'est de garder cette intimité: faire du théâtre pour un petit nombre de spectateurs pour pouvoir aller le plus possible dans la proximité", ajoute-t-il.

N'importe où sauf peut-être sur un plateau de théâtre: "C'est bien d'être à un endroit neutre où le théâtre n'est pas attendu".

L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES



Des tranche(s) de vie abîmée ciselée(s) par Pommerat

Publié le 22 janvier 2022

À la Friche de la Belle de Mai, dans le cadre d'un projet de réinsertion de détenus, lancé en 2014 en partenariat avec la Maison d'arrêt d'Arles, Joël Pommerat invite avec *Amours (2)* à une plongée vertigineuse et prenante autour de variations amoureuses. Un spectacle saisissant de réalisme !

Dans les allées bétonnées de la Friche de la Belle de Mai, l'air glacé de janvier s'engouffre, saisissant de froid les passants, les badauds, les skateurs, mais aussi le public venu voir d'un côté [Le Cabaret des Absents](#) de Cervantès, de l'autre, en comité beaucoup plus confidentiel, en raison du dispositif scénique, à peine une quarantaine de spectateurs, la dernière création de [Joël Pommerat](#) avec d'anciens détenus.

Un projet au long court

En 2014, la directrice de la maison d'arrêt d'Arles fait appel au metteur en scène, fondateur de la [Cie Louis Brouillard](#), pour participer à un atelier d'art dramatique en Prison, malgré les réticences de **Jean Ruimi**, détenu tout juste transféré des Baumettes et à l'initiative d'un projet de réinsertion et d'écriture d'une pièce de théâtre, au cœur de l'établissement pénitentiaire. Face à face, yeux dans les yeux, les deux hommes se rencontrent, échangent, se parlent et se dessinent très vite les prémices d'une belle amitié, d'une complicité. Après *Marius*, une réécriture de la pièce de **Pagnol**, en collaboration avec **Caroline Guiela Nguyen**, *Amours (2)* est leur quatrième collaboration.

Une autre vie

Depuis libéré, intégré à la Cie Louis Brouillard, celui qu'on appelait les « Yeux Bleus », quand il faisait encore partie du grand banditisme marseillais, a trouvé sa voie, celle de la réinsertion, d'un après sur les planches, dans la lumière des projecteurs, au service d'un texte, d'un propos, d'un auteur. Avec beaucoup de pudeur,

l'homme qu'il est devenu, plein d'humilité, de fierté, ayant une aura naturelle, une présence ténébreuse, autant que solaire, rêve à voix haute, presque sourde, de pouvoir aider tous ceux qui sont encore derrière les barreaux, en mettant notamment en place des ateliers théâtre dans toutes les prisons de France.

Puiser dans le répertoire

Pour ce nouveau projet, soutenu par la Région PACA mais aussi par la maison d'arrêt d'Arles, **Joël Pommerat** a souhaité continuer à travailler avec trois comédiens – **Redwane Rajel, Jean Ruimi et Samir Hammou** –, rencontrés en milieu carcéral et libérés depuis, et trois de ses fidèles comédiennes – **Roxane Isnard, Elise Douyère et Agnès Berthon**. Retournant à un style plus épuré, sans décor, sans costumes, sans éclairage, il revisite une dizaine de saynètes de son répertoire, issues de trois de ses œuvres emblématiques, *La Réunification des deux Corées, Cet enfant* et *Cercles/Fictions*. S'appuyant sur une matière brute, viscérale, le vécu de ses interprètes, il insuffle à ses histoires courtes faites d'amours filiales, de passions, de tendresse, de liens tenus, de rapports sociaux singuliers, une densité saisissante, un réalisme puissant. Tout est faux, tout est vrai. Avec presque rien, revenant à l'essence même du théâtre, le metteur en scène perfectionniste touche juste. Des bruits des percussions, venant du dehors, recouvrent parfois la voix des interprètes. Le regard du metteur en scène s'obscurcit. L'instant est fugace. Très vite, ses yeux frisent, pétillent. Le plaisir de voir au fil des minutes s'épanouir ses comédiens, le rend simplement heureux.

Au plus près du jeu

Dans une salle grise, basique, dépourvue du moindre artifice, des sièges sont disposés en tri-frontal. Assis avec les spectateurs, les artistes se fondent dans le décor. Un regard complice, un sourire, un geste imperceptible, l'un prend la parole, en harangue un autre. Un récit se tisse, puis un autre. Un père reproche à son fils de se laisser bouffer par son enfant. Une femme s'inquiète de la manière dont une fille parle à son paternel, un mari aimant accompagne son épouse dans un parc, lui raconte encore et toujours la même histoire, la leur, celle dont elle a perdu le souvenir. Une heure durant, les personnages défilent, les mots trop longtemps tus se libèrent. Les petits riens et les petits maux du quotidien, les fêlures, les brûlures, font jour, s'instillent à fleur de peau, éclatent là, juste à côté, à portée de main. Témoin intime des drames de l'existence, le spectateur entre dans la danse émotionnelle. Il est, à son corps défendant, l'un de ses protagonistes.

Bien plus que de l'art vivant

Avec *Amours (2)*, **Joël Pommerat** signe un spectacle profondément humain, un moment troublant qui brouille la frontière entre réalité et fiction, entre jeu et incarnation. Bien au-delà du théâtre, la pièce ouvre la porte de la rédemption et du droit à une seconde vie.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial à Marseille

Amours (2), Une création théâtrale de Joël Pommerat à partir de ses textes

La Réunification des deux Corées, Cet enfant, Cercles/Fictions.

La Friche Belle de Mai

41 Rue Jobin

13003 Marseille

jusqu'au 22 janvier 2022

Durée 1H environ

Tournée à venir sur la saison 22/23

Mise en scène de Joël Pommerat assisté de Lucia Trotta

avec Agnès Berthon, Elise Douyère, Samir Hammou, Roxane Isnard, Redwane Rajel, Jean Ruimi

Avec la collaboration artistique de Roxane Isnard, Lucia Trotta, Elise Douyère et Jean Ruimi

Direction technique d'Emmanuel Abate

Crédit photos © Christophe Loiseau

UBU

Scènes d'Europe

European stages

Joël Pommerat vient de présenter, lors d'avant-premières (du 18 au 22 janvier 2022), dans une petite salle de la Friche de Mai à Marseille, sa nouvelle création, « Amours (2) ». Le projet s'inscrit dans le travail qu'il poursuit depuis 2014 avec un groupe de détenus de la Maison Centrale d'Arles. À l'origine de cette aventure, il y a la rencontre fortuite avec le théâtre de Jean Ruimi dit Yeux-bleus, ex-légende du milieu marseillais. Pourtant, ce n'était pas gagné : « J'avais été voir une pièce à la prison des Baumettes et ça ne m'avait pas plu » a raconté Jean Ruimi lors d'une rencontre avec le public. Et puis, il s'est pris au jeu et il a commencé à monter des petits spectacles avec d'autres détenus : « Ceux qui venaient pour s'amuser, je leur disais non ». Pour lui, il fallait « enlever les murs des Baumettes : « La seule chose qui pouvait me faire rester là, c'est le théâtre » ... Plutôt que de jouer la comédie, Jean Ruimi voulait « écrire ». « J'aime la création. On écrivait des textes et on les jouait sur place. Si ça me touchait moi, pourquoi cela ne toucherait pas les autres ? » Son initiative ayant du succès, la direction des Services Pénitentiaires lui propose de la poursuivre avec l'aide d'un professionnel. Il n'en était pas question pour Jean Ruimi jusqu'à ce qu'on lui présente Joël Pommerat. Et là, ce fut une évidence : « Joël est arrivé. On a commencé à discuter. Quelque chose s'est passé... C'est mon patron et c'est mon ami. » Après « Désordre d'un futur passé », « Marius » et « Amours (1) » joués en prison, « Amours (2) » est le quatrième spectacle qu'ils créent ensemble. Et cette fois, il y a l'idée de tourner, de jouer « à l'extérieur ». Pas dans des salles destinées au théâtre mais dans d'autres lieux, plus inattendus, comme cette petite salle, un peu à l'écart, de la Friche de Mai. Pour y accéder, il a fallu passer une porte grillagée, et suivre une longue allée, l'Allée des Horizons, ça ne s'invente pas !

Joël Pommerat a fait un montage de fragments de trois de ses pièces « La Réunification des deux Corées », « Cet enfant », « Cercles/Fictions » : « On les a très peu retouchées. On a juste fait quelques coupes et changé des mots » a expliqué Joël Pommerat. Au départ, il avait sélectionné une vingtaine de scènes. À l'arrivée, il en reste dix. Ce sont de courts instants de la vie ordinaire : une violente altercation entre un père et son fils, un homme et une femme qui se séparent car, dit-elle, « l'amour, ça ne suffit pas », deux amies d'enfance qui s'accusent mutuellement de trahison, une adolescente rebelle qui rejette son père chômeur, une jeune mère qui abandonne son bébé à un couple sans enfant etc. Des scènes d'amour et de désamour, où la violence alterne avec la tendresse non dite ou la douceur, et la mélancolie avec l'humour : « Il faut que l'ordre de ces petites histoires produisent du sens, il fallait trouver comment les choses résonnent entre elles » a précisé Joël Pommerat.

C'est un auteur qui écrit ses pièces en pensant à ses acteurs. Donc, il a fallu que les six comédiens « d'Amours (2) » (Agnès Berthon, Élise Douyère, Samir Hammou, Roxane Isnard, Redwane Rajel, Jean Ruimi) « endossent » des rôles qui avaient été écrits pour d'autres : « On avait du temps. On a tâtonné. Les comédiens ont exploré le double des rôles qu'ils jouent dans le spectacle. Il y a beaucoup de propositions qui proviennent d'eux. » Redwane Rajel parlera d'un « travail collectif, d'un travail de chercheur ». Et ça fonctionne très bien. On est frappé par la justesse, la vérité de leur interprétation. C'est d'autant plus fort qu'ils jouent dans un rectangle vide, entouré d'une quarantaine de spectateurs, si proches et parmi lesquels il leur arrive de s'asseoir : une simple croix indique les chaises qui leur sont réservées. Pas d'éclairages : la lumière qu'on

coupe et qu'on rallume suffit à créer un univers. Pas de costumes, c'est comme si l'on croisait ces gens dans la rue, qu'on les surprenait dans leur vie. On est face au vécu, à l'authenticité des comédiens. C'est très intense. Pas d'accessoires hormis un téléphone portable et un livre. Pas de musique sauf quelques refrains connus qui résonnent comme une note ironique. Par exemple, « Tout l'amour que j'ai pour toi » de Dario Moreno... Pour Joël Pommerat, il s'agissait de « casser la distance de la convention théâtrale ».

Bien entendu, tout le travail que la Compagnie Louis Brouillard réalise avec ce groupe de détenus depuis six ans représente une réussite incontestable du point de vue de leur réinsertion : « Le théâtre, ça porte quelque chose pour l'humain » dira Jean Ruimi. Mais « Amours (2) », c'est d'abord un beau spectacle. Un geste artistique fort.

C.B.

Photo : ©Christophe Loiseau : Joël Pommerat et Jean Ruimi répétant "Marius".



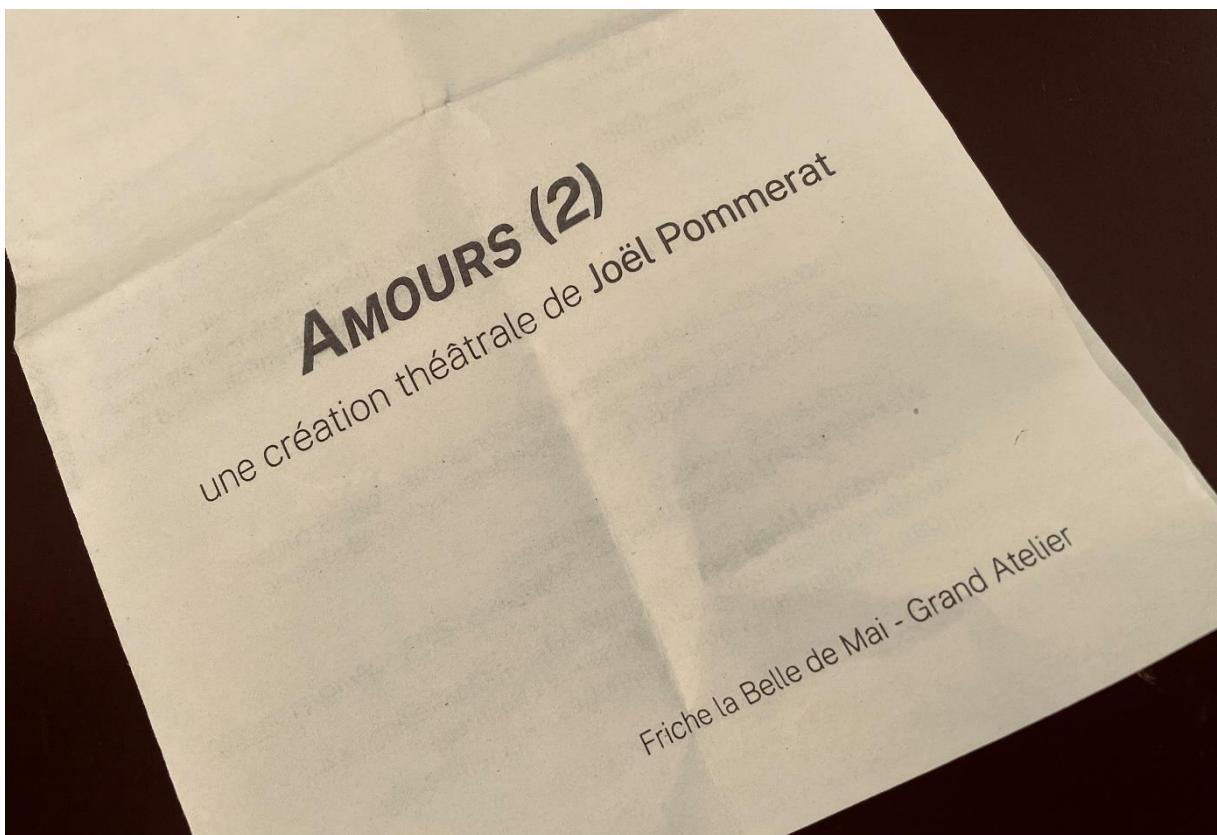


arnaud maisetti | carnets

Joël Pommerat | des amours à bout portant

Amours (2)

24 janvier 2022



Amours (2), une création théâtrale de Joël Pommerat

Avec la collaboration artistique de Guillaume Lambert et Roxane Isnard

Avec Agnès Berthon ; Élise Douyère ; Samir Hammou ;

Roxane Isnard ; Redwane Rajel ; Jean Ruimi

Production Compagnie Louis Brouillard ;

en collaboration avec la Maison Centrale d'Arles

et la Direction Interrégionale des Services Pénitentiaires Sud-Est.

Marseille, La Friche Belle de Mai, janvier 2022

S'il semble vain de parler d'amour, c'est que le mot est tant usé, tant délavé et dégradé, qu'on ne peut rien lui faire endosser qui n'ait été déjà porté, et soit sublimé soit sali. Puis, l'amour sert bien souvent à faire écran pour résoudre

faussement toute l'épaisseur des liens qui unissent les êtres et mieux taire ce qui les fracture. Justement : c'est ce chemin de la complexité et des contradictions — si périlleux, mais tellement fécond — qu'emprunte Joël Pommerat dans sa dernière création, d'une beauté crue et déchirante. C'est qu'il ne s'agit pas ici de dire ce qu'il en est de l'amour, mais de traverser sa pluralité, et surtout d'observer, à hauteur d'épaules, ce qu'on ose dire en son nom qui est souvent d'une terrible violence. Plutôt que la grande scène spectaculaire, plutôt que la fable en surplomb, exemplaire et édifiante, ce sont dix fragments arrachés à son répertoire que propose Pommerat, et tout change : ainsi à l'os, l'écriture se révèle telle qu'en elle-même, cruelle et dévastatrice, drôle et irrévocable, dénudant les êtres et les révélant. Dix scènes, qui sont autant de théâtre des amours blessées où l'aveu témoigne des non-dits : dix moments ultras brefs qui désossent le spectaculaire de la scène pour jeter, dans l'intimité de la présence, mille façons d'être à l'autre et pour soi-même le visage monstrueux de l'amour comme on ne peut pas le dire.

Une heure, un peu plus : une traversée par éclats — comme le verre brisé d'un miroir. De *La réunification des deux Corées* [1], *Cet enfant* [2] et *Cercles/Fictions* [3], Joël Pommerat s'est saisi de quelques scènes — une vingtaine, réduite ensuite à dix — tournant autour de ce qui est un *thème* seulement en apparence : l'amour y est à chaque fois un levier servant à soulever ce qui fonde la relation entre deux corps, deux désirs. Dix fois, on rejouera le théâtre entêtant de la déchirure : dix fois, se saisir de l'instant où tout se joue. Un théâtre par intensité successive, par déflagration.

Un père reproche à son fils la manière dont il élève son enfant, et ce fils de lui répondre, charriant des années de ressentiment, au nom de la honte éprouvée d'être celui qui s'est tu devant la violence de son père ; deux amies se souviennent de leur rencontre : l'une des deux, malgré elle, met à mort cette amitié, en rapportant combien l'autre lui paraissait arrogante alors ; une femme quitte son amant, mais sans pouvoir lui donner les raisons ; une jeune mère, incapable d'élever son enfant, l'abandonne à ses voisins, *par amour...* « Par amour » est toujours l'explication qu'on serait tenté *paresseusement* de donner aux situations aberrantes qui engagent notre désir, à nous-mêmes inconnu. À mettre à nu ces situations, Pommerat opère vivant ce désir : sans la chair des récits, sans le long développement des devenir, des raisons, des alibis, il reste ces corps flottant dans leur existence et dérivant à bord de leur solitude. Nous-mêmes, renonçant à deviner les raisons, n'envisageons que les conséquences qui seules importent au présent : les dévastations.

Car le présent est le seul critère, le moment du danger. Il est ce lieu où se dénouent brutalement tout à la fois la crise et les individus : où l'une et les autres se libèrent au prix de la déchirure. Plus que l'amour, inconsistant et multiple, c'est bien le présent qui semble la matière avec laquelle travaillent les acteurs et le metteur en scène : ce territoire en partage, de bascule et de vérité. *Théâtre en présence*, c'était le titre d'un bel essai écrit par Joël Pommerat en 2007 : et c'est précisément là que tout se joue. Resterait à dire en présence de quoi, de qui ?

Aux scénographies précises et impressionnantes des spectacles de la Compagnie Louis Brouillard — spectaculaire qui en est son empreinte, sa marque —, répond ici, comme en contrepoint et en creux, une scène dépouillée, et plus encore. On est dans les entrailles de la Friche Belle de Mai, pas même dans une salle, plutôt un sas entre deux espaces, quelques néons au plafond, quatre murs qui délimitent à la fois le plateau et l'espace visible : une dizaine de chaises posées contre ces parois qui accueilleront le public, placé sur l'espace de jeu, comme à bout touchant — la parole des acteurs surgira parmi nous, assis comme nous, du même endroit du monde et pourtant ailleurs, se levant, mais comme pour prendre appui sur le théâtre, avant de le quitter, disparaître derrière les murs ou revenir s'asseoir à côté de nous. Les noirs de plateau qui sont comme une signature des spectacles antérieurs ne sont obtenus qu'en éteignant les lumières, à vue. Le spectaculaire ne tient plus à l'impeccable fabrique de l'illusion, mais relève tout entier de la parole et des présences, livrées, ainsi, paumes ouvertes. Spectacle de l'intimité, pour un théâtre où l'intimité est véritablement l'enjeu, celle d'une effraction, d'une impossible formulation. Spectacle qui ne pourra être accueilli qu'hors des théâtres, mais dans de tels espaces de l'entre-deux, « pas fait pour ça », où l'indétermination du lieu appelle aux territoires multiples des scènes, à ces possibles innombrables. « Un théâtre a capella », dira l'un des acteurs lors de l'échange qui suivra le spectacle : la formule est belle qui témoigne aussi bien d'un dépouillement que d'un risque, d'un saut dans le vide et d'une libération.

Il fallait sans doute cela pour dire — dans une langue elle-même nue, mais jamais banale — l'amour, et ce qu'il en coûte, les violences qu'on inflige en son nom et qui, elles aussi, mettent à nu, font le vide. Il fallait cet espace vide pour

l'emplir de toutes ces terreurs du lien, des beautés aussi de ce qui reste innommable dans ce qui noue les êtres ensemble, malgré eux. Ces amours déjouent la tentation de dire le tout de l'amour : au contraire : il fallait ce tourniquet des situations pour ne jamais épuiser ce que, sous ce mot d'amour, on désigne mal, et dont on ne fait l'épreuve que dans la tension, les choix impossibles, ceux qui désarment.

D'une scène à l'autre, théâtre(s) sans cesse déplacé(s) par le vertige qui se produit, dans le déferlement des scènes : ces amours répondent à la même dramaturgie du conflit qui libère les forces et jette les acteurs à chaque fois dans des situations intenses ou extrêmes — brutalement, les acteurs abandonnent un rôle pour un autre, exigeant d'eux tout à la fois une empathie totale et un relâchement absolu, une précision folle dans la saisie des enjeux, mais sans jamais s'appesantir ; à chaque fois, tout a eu lieu, de l'amour et de ses impasses, mais il faut tout reprendre — c'est comme s'il n'y avait jamais de leçon, que des désastres ou des reconnaissances.

Cette création, arrachée des textes antérieurs, dépouillant une certaine manière de faire du théâtre, comme s'il s'agissait d'un précipité chimique rassemblant les expériences passées, mais les réduisant à son extrême degré d'intensité et d'exigence, se saisissant de la fable seulement dans l'épreuve de feu qui en révèle les failles et les puissances, témoigne aussi d'une expérience de création. Depuis plusieurs années, Joël Pommerat intervient en Maison d'Arrêt auprès d'un groupe de théâtre fondé par un détenu, [Jean Ruimi](#), aujourd'hui libéré. Autour de lui, et dans le compagnonnage avec le metteur en scène, s'est écrit et joué un premier spectacle — *Désordre d'un futur passé*, écrit par Jean Ruimi —, puis une adaptation de *Marius* de Pagnol, présenté au public dans la prison des Baumettes à Marseille : spectacles interprétés par les détenus eux-mêmes et travaillés au long d'ateliers au sein de la Maison centrale d'Arles. C'est dans ce cadre qu'a été élaboré *Amours (2)*, qui fait suite à un premier *Amours*, déjà rêvé sur la même forme. Mais ce second *Amour* a fait le mur : mêlant d'anciens détenus avec des comédiennes de la compagnie, il donne à entendre, à égalité, le travail d'acteurs et d'actrices aux trajectoires multiples : c'est aussi cela qu'on entend, ces voix traversées qui se livrent au seul présent qui importe, celui qui se fonde sur l'horizontalité de l'échange.

« Ça recouvre quoi le mot « amour », alors ? Ça recouvre tout, ça ne recouvre rien ! Si on veut raconter d'une manière un peu plus fine quand même, on est obligé de prendre d'autres chemins », confiait Bernard-Marie Koltès. *Amours (2)* ne recouvre rien sous le mot d'« amour » des complexités qu'il engage, mais en fait le point de départ de chemins qui visent à observer les êtres et leurs contradictions, et à jouer, dans la radicale invention du présent, entre ce qui les déplace et ce qui les ouvre à eux-mêmes et à nous.